

Aux Tourelles passèrent des milliers de réprouvés

Parmi les multiples lieux d'internement ouverts sous l'occupation pour différentes catégories de détenus, beaucoup restent méconnus. C'est le cas du camp des Tourelles, à Paris, où fut internée France Hamelin.

Pourquoi le camp des Tourelles est-il si mal connu ? Derrière les murs gris de son enceinte se presse pourtant tout un peuple d'ombres qui réclame qu'on s'en souvienne. Planté dans une caserne désaffectée, boulevard Mortier, porte des Lilas à Paris, le camp des Tourelles a vu passer des milliers de réprouvés.

Le voilà ouvert d'abord aux républicains espagnols, entassés par familles entières, aux combattants des Brigades internationales, interdits dans leurs propres pays. Les rejoignent de nombreux réfugiés d'Europe centrale fuyant la terreur nazie, des indésirables en tous genres, y compris, bien sûr, les indésirables français : communistes, gaullistes et autres patriotes (on ratisait large), juifs saisis dans les rafles, « droit commun » aux causes bien datées (marché noir, avortements, vagabondage...).

Très tôt, il y eut un « côté hommes » et un « côté femmes », séparés par un mur et surveillés par des gendarmes dans leurs guérites, au-delà du réseau de barbelés. C'était un camp « français ». Les Allemands, à vrai dire, n'étaient pas loin, en face, de l'autre côté du boulevard, prêts à intervenir et intervenant... quand il le fallait. On envoyait notamment aux Tourelles les prisonniers ayant purgé leur peine, « libérés » donc, mais de façon très particulière. La plupart, après quelque temps passé aux Tourelles, étaient déportés. Le camp fonctionnait comme un vivier à la disposition des autorités nazies.

Trompeuses Tourelles

Le régime était supportable : il était possible de circuler (un peu), on pouvait parler (prudemment). Les visites étaient autorisées, les colis reçus (hors périodes de punitions). Les gendarmes qui nous gardaient semblaient peu fiers du rôle qu'on leur faisait jouer. Du moins il en fut ainsi jusqu'à l'arrivée brutale des miliciens en février 1944.

Tous ceux qui sortaient des lieux de torture, des commissariats crasseux, du sinistre Dépôt, des sombres prisons (la Santé, la Petite Roquette, Fresnes) ressentaient en arrivant aux Tourelles quelque chose comme du soulagement : enfin la clarté du jour, le soleil, et, surtout, la chaude présence, la solidarité des camarades !

Une vie culturelle s'était développée, comparable à celles d'autres lieux de détention, soumise aux mêmes aléas, toujours prête à renaître. Notre micro-société était d'une richesse exceptionnelle. Chacun apportait à l'autre son savoir, son expérience, sa générosité. Nous avions parmi nous des syndicalistes (Georgette Bodineau), des médecins (la doctoresse Domansky), des artistes dramatiques (Arbusier), des plasticiens (Lurçat, Pastor), des professeurs dans de nombreuses matières (Gilberte Lenoir, Claudette Bloch), des juristes... Maître Amor, avocat général, devait lancer, au lendemain de la Libération tout un programme de réformes juridiques. Les débats étaient fréquents, passionnés, souvent interminables : ne faisait-on rien moins que reconstruire le monde ?

Tout cela portait la marque de notre foi dans l'avenir et nous permettait de surmonter la douleur, toujours présente. La mort frappait. Combien de fois nous parvint la nouvelle du massacre d'êtres chers ? Combien de fois la *Marseillaise* dut-elle retentir, saluant nos camarades partant pour une « destination inconnue » ?

En juin 1942, l'arrivée en trombe des « amies des juifs » aux Tourelles créa l'événement. L'obligation pour les juifs du port de l'étoile jaune venait de provoquer un sursaut d'indignation. Une manifestation s'était déroulée au Quartier latin au cours de laquelle chacun avait arboré l'étoile de façon fantaisiste et provocante, par exemple en y brochant des mots comme « *Danny* » ou « *Papou* », ou encore en l'attachant au collier de son chien. Jo Massé, elle, portait une ceinture sur laquelle avaient été fixées huit petites étoiles jaunes portant chacune une lettre, l'ensemble formant le mot « victoire ». La ceinture rompue, on imagine la tête du Feldgendarme devant les lettres éparpillées sur le pavé !

Gendarmes français et allemands procédèrent aux arrestations. Pour « *port indu de l'étoile* », les hommes furent dirigés immédiatement sur Drancy. Les femmes les rejoignirent après quelques détours et un stage forcé aux Tourelles.

66 femmes pour Auschwitz

Le SS *Hauptsturmführer* Theo Dannecker, délégué (pour la France et la Belgique) d'Adolf Eichmann est venu en personne. Sa vue pétrifie Claudette Bloch qui a eu l'occasion de le rencontrer lors de son arrestation.

Hurllements : « *Tout le monde dehors !* » Les juives de 18 à 42 ans doivent se mettre sur un rang. Les autres peuvent disposer. Les appelées sont enfermées pendant trois jours dans une salle vide (pas de lit, pas de siège), coupées du reste du camp, coupées du monde. Sur ces 66 femmes déportées, les premières, pour

Auschwitz le 22 juin 1942, il y a 21 Françaises. L'une d'elles est Claudette Bloch. Claudette, partie à la recherche de son mari arrêté en décembre 1941, s'était jetée dans la gueule du loup. Attachée au Centre national de la recherche scientifique, collaboratrice du professeur Prenant à la Sorbonne, Claudette se plaisait à raconter qu'elle n'avait jamais eu d'étudiants suivant ses cours avec autant d'attention que lorsque, aux Tourelles, elle racontait la vie des crabes et des méduses.

À Auschwitz, elle fut attachée au Centre d'essais de Rajsko. Chargée de la recherche de procédés de fabrication de caoutchouc synthétique à partir d'une plante à latex, cultivée sur place, elle put sauver la vie de détenues qu'elle s'efforçait de recruter. Les rescapées du convoi 3 ont pu se compter sur les doigts d'une seule main...

Départs

Au mois d'août 1942, la vie au camp est marquée par le départ des « politiques » et de toutes les juives qui remplissaient de nouveau le bâtiment. À cette époque les détenues juives auraient été 300. Situation éphémère, le camp vidé se remplissait vite, fidèle à sa fonction de plaque tournante.



PHOTO PRISE AU CAMP EN FÉVRIER 1944. QUEL AURA ÉTÉ LE DESTIN DE CES FEMMES ?

L'effet de surprise était la loi. Un jour, un appel avait lieu à partir d'une liste pré-établie. Et nos camarades partaient : parfois individuellement, souvent par groupes plus ou moins nombreux. Les camions ou les autobus ronflaient dans la cour et les cris, les chants patriotiques retentissaient assez fort pour que Paris entende.

Départs... pour où ? On ne nous le disait jamais. C'était souvent pour Drancy ou pour Compiègne, simples étapes en vue de la déportation. Ce pouvait être aussi pour un autre camp en France

quitté à revenir dans quelque temps.

Des Espagnols furent requis pour aller travailler sur les côtes, l'Organisation Todt ayant un énorme appétit. Ils profitèrent du transport pour s'évader.

Il n'était pas impossible de s'évader des Tourelles. Le procédé le plus classique passait par la maladie. Mais il fallait un cas nécessitant une intervention chirurgicale ou un accouchement. Alors c'était l'hôpital Tenon qui n'avait pas été conçu pour être une prison. Chaque évasion réussie était accueillie par une explosion de joie. Et pourtant une punition générale ne manquait pas de s'abattre sur la collectivité (privation de visites et de colis).

La libération des Tourelles

Les événements étaient suivis avec passion. La direction politique (clandestine) organisait chaque soir la lecture d'un « communiqué », avec les précautions qu'on imagine. L'avance des armées alliées nourrissait un enthousiasme matiné de quelque inquiétude. Des bruits incontrôlés circulaient. Le 27 juillet 1944, un groupe de « politiques » est encore appelé à partir pour une « destination inconnue ».

L'un des membres de la direction clandestine du camp, Paul Rocher, a rédigé

un compte rendu des événements qui a été donné à la presse après la Libération. Quelles qu'aient été les tractations conduites, il est assez évident que le rapport de forces s'était inversé : les miliciens s'étaient enfuis. Le commandant du camp faisait appel aux Allemands, qui avaient assez à s'occuper d'eux-mêmes. Il n'en reste pas moins que l'ordre de nous massacrer aurait été lancé. Quoi qu'il en soit, le 17 août le camp avait été vidé, pour de bon cette fois.

FRANCE HAMELIN (2000)